Le dérèglement du monde

Chacun pour soi-même, et tous au regard de l'humanité, nous utilisons mille stratégies pour oublier la mort: sa permanente possibilité. Et, au-delà – au loin – sa certitude. De la même manière, nous oublions ces sortes de morts provoquées par de troubles motivations travesties en liberté: la folle prédation que nous exerçons sur le milieu vivant, la destruction des espaces sauvages, la stérilisation des écosystèmes qui conditionnent notre survie. Nous oublions aussi ces formes indéniables de mort des humains et du sens possible de leur vie que laisse dans son sillage l'avancée de notre vision économique du monde. Nous oublions les formidables inégalités qui se creusent, dans une violence croissante. Toutes formes de mort, de destruction d'existences et d'existants complexes, relevant de ce que Stephan Jay Gould appelait la grande asymétrie et qui peut se résumer ainsi: «détruire des structures relationnelles aux propriétés émergentes (vivants, cultures, civilisations) est infiniment plus facile que de les générer».

Et nous avons oublié autre chose: le monde est un lieu aux inconnues multiples. Dont le Covid. Certes, la survenue d'une pandémie était annoncée par les spécialistes. Mais son entrée fracassante dans le monde, comme tombée d'une autre planète, a sidéré les pouvoirs et populations de tous les continents. Le Covid s'est installé, invisible, insaisissable, en plein milieu de nos distractions, dérangeant nos quotidiens, bousculant nos liens et manières d'être. On croyait avoir le dernier mot sur les virus, ces vieilles altérités de compagnonnage de notre histoire biologique, mais ils nous font comprendre que c'en est fini de l'illusion moderne de maîtrise. La vérité est que nous n'avançons pas dans un tunnel dont l'issue serait proche. Nous sommes en transition vers l'inconnu. Le nouveau – covideux, climatique, environnemental – a obsolétisé les vieilles certitudes.

Non seulement la pandémie nous rappelle notre fragilité et notre finitude, mais elle révèle notre incapacité globale à empoigner notre destin. Il faudrait agir, mais en majorité nous préférons ne rien faire. La catastrophe se rapproche, elle est déjà là, et nous évitons de l'affronter. Calmer un peu la griserie de la croissance illimitée? Ça ne suffirait pas. D'ailleurs, même cela, nous ne le faisons pas. Parce qu'il faudrait sortir l'époque de ses rails. Imaginer un radical changement économique et social. Dès qu'on cherche à ralentir la croissance, à adoucir la ruée vers le non-renouvelable, les conséquences s'accumulent en cercles vicieux enlacés. Que feront ceux dont l'emploi est impacté? La société n'est-elle pas tissée dans une interdépendance tellement étroite que diminuer un peu ici pourrait entraîner l'effondrement de l'ensemble? Peut-être, mais, à ne rien faire, la société se tend, s'agite, se divise. Un sentiment paradoxal la traverse. La situation actuelle a cessé d'apparaître durable, les gens la savent injuste, destructrice, violente. Mais beaucoup la préfèrent à toute tentative d'autre chose.

Et si ce qu'expriment les anti-vaccins, anti-mesures, anti-certificat, était une peur du futur, les poussant à choisir le présent contre l'avenir, le connu contre l'inconnu? Et si ces «révoltés» – non par leurs critiques, dont certaines sont recevables, mais par leur posture – étaient avant tout des conservateurs? Des gens qui, en dépit ou à cause de l'inconnu qui a surgi, préfèrent retourner dans les certitudes du passé? Ne rien changer aux formes du présent. Et d'abord à la notion même d'individu, d'autonomie. Continuer à affirmer que la liberté se traduit en un «tout est permis». Et s'ils étaient dans une totale incapacité d'espérer, de croire non seulement à la science, aux vaccins, mais aussi à un avenir tout autre que le présent?

Difficile par ailleurs de ne pas voir une connivence entre ces partisans de la libre circulation du virus et ceux du libre-échange. Laisser agir le virus comme on laisse faire le marché ressemble à une version santé publique du néolibéralisme, où la main invisible du marché est censée récompenser les plus aptes. De la même manière dans la pandémie que dans les théories du marché, les inégalités représenteraient une sorte d'effet secondaire de l'efficacité du libéralisme. Beaucoup pensent que la libre circulation du virus ne ferait que quelques dégâts dans les franges humaines, éliminant des vieillards et grands malades de toute façon en fin d'aventure. Ils sont sûrs que les forts, dont ils estiment faire partie, resteront indemnes des affres pandémiques. La vieille et stupide théorie néo-darwinienne du renforcement de l'espèce par l'élimination des inutiles reprend pied dans leurs esprits. Certains vont jusqu'à accuser la société de couardise devant le risque et la mort. Fantastique renversement. Le courage ne consiste-t-il pas à agir et à protéger les personnes vulnérables, à user pour cela les savoirs et techniques à disposition?

Ce que nous tendons à oublier, nous les homo sapiens, animaux d'apparition récente s'imaginant issus d'un auto-engendrement, nous les individus emmitouflés dans leurs mythes de toute puissance, c'est notre origine. La longue histoire de l'évolution qui amène à notre espèce et la traverse, les échanges et hybridations génétiques continus, via des processus complexes et parfois transversaux. Dont font partie les virus, qui jouent un rôle majeur, stimulant à la fois la variation et la sélection. On estime que 8% de notre ADN est constitué de vestiges de virus, mais que des chaînes répétitives d'origine virale en occupent au moins 40%. Comme ceux de tous les vivants, notre système immunitaire a coévolué avec les virus, dans une complexité en miroir, où se jouent des mécanismes d'échappement, de compétition et d'hybridation. Selon les caprices de cette coévolution, les virus s'avèrent capables de décimer une espèce (la nôtre, par exemple), ne laissant en vie qu'un petit pourcentage d'individus résistants. Si l'humanité n'avait pas découvert les vaccins, elle continuerait à vivre avec les terribles vagues mortelles qu'ont connues les époques précédentes. En pire, à cause de la mondialisation des voyages et des échanges.

Notre espèce est fragile, nous sommes plus que jamais interdépendants. La liberté au sens des Lumières, cette valeur si profondément liée à ce qu'est l'humain, doit être repensée. Non délaissée, mais réinvestie là où elle importe: dans les domaines de l'amour, de l'art et de l'esprit. Dans la création de formes d'existence nouvelles, de rêves, d'espoirs. Mais pas dans un chacun pour soi sans limites. Le danger, l'absurde et finalement le ridicule de cette posture, celle du consommateur autocentré, apparaissent toujours plus clairement. Enfermés dans des bulles de marketing et de croyances, beaucoup de nos contemporains ont complètement abdiqué l'effort de la liberté: exister au travers de véritables choix, se laisser déstabiliser par l'altérité et la recherche de la vérité.

La liberté consiste à refuser le monde bisounours que propose la gigantesque machine économique qui mâche nos phantasmes et n'a rien d'autre à proposer que le déni. Les dérèglements climatique et démocratique s'aggravent, l'ambiance sociale surchauffe, les conflits et divisions se multiplient sur fond de tempêtes d'information et d'irrationnel. Mais, face à l'avenir, la grande question que notre liberté nous enjoint d'empoigner porte bien au-delà de la liberté: comment reconstruire une civilisation?

Bertrand Kiefer